

La vie entre les murs

Solitude et isolement

Il y a une différence entre la solitude et l'isolement. La solitude de l'écrivain est recherchée, indispensable à la création. Dans la solitude, il trouve le silence, la lenteur, le manque et la faim de l'autre que l'on retrouvera bientôt. Cette faim est un moteur. Ce vide est enivrant. Il se nomme désir. Il nous conduit à des recherches, des investigations folles pour trouver ce que l'on n'a pas sous les yeux, ce que l'on n'entend pas, ne touche pas, ne sent pas. On doit alors deviner et pressentir. Ce n'est qu'à cette condition qu'on crée. En toute liberté. En fait, il s'agit d'un jeûne recherché, d'une ascèse volontaire. Bientôt, on abandonnera son personnage de papier, son pays imaginaire, son dialogue d'encre, pour retrouver l'autre bien réel, sa maison, son odeur et on aura le bonheur de comprendre que l'inspiration de tout à l'heure, celle du moment solitaire, était la conséquence d'une bienheureuse frustration.

Mais l'isolement n'est pas volontaire. Il ne procure aucune jouissance car il est forcé. Le confinement nous isole de l'autre. Il nous coupe du monde et des hommes, alors que nous aurions tant besoin d'eux pour augmenter notre pouvoir d'incarnation. Le roman est un art de l'incarnation et selon les règles de la *mimesis*, il est une copie du réel. Mais quand on ne voit pas le jour au-delà de son kilomètre de promenade autorisé, que la sortie se fait à la faveur d'une autorisation téléchargée sur l'iPhone (qu'on a beau truquer pour doubler le temps de la promenade), que le temps est ironiquement radieux, rien n'y fait : notre prose est plate et morte. Terne car exsangue de désir. Sans piquant (je pense en ce moment à une flûte de champagne sans bulle, un vin blanc tiède).

Otium et nec otium

L'*otium* est le loisir plein des aristocrates. Un temps vide que la conscience remplit car elle n'est pas inquiète mais disposée à la contemplation. Il m'a été impossible de contempler ou de méditer pendant le confinement, ni d'espérer produire une prose qui aurait montré les qualités d'un ravissement propre à celle de certains mystiques cloîtrés dans leur cellule. À aucun moment je n'ai été transportée. Je crois que durant ce temps, il ne s'agissait pas d'*otium* mais de son exact contraire : négoce (*nec otium*), la négociation perpétuelle avec le temps, l'économie bourgeoise et vulgaire de la maison, le mari en télétravail au bord de la crise de nerfs, les enfants connectés avec leurs professeurs et pour qui l'école était soudain devenue inaccessible.

Pendant le confinement, l'amour et l'amitié m'ont manqué. Éperdument. Pourtant, j'en avais besoin pour écrire. Durant cette période, l'angoisse était telle que j'ai perdu des kilos et ma joie. J'en suis ressortie triste et maigre, terriblement angoissée. Je

tenais la base d'un nouveau texte, mais il était privé de quelque chose : le souvenir de la vie. Car pour écrire, il faut éprouver le réel et dans la chambre où je m'isolais, je n'éprouvais rien. Je fumais cigarillo sur cigarillo, je pensais à mon nouveau roman, *La Fille de Personne*, sorti en librairie le 4 mars, dix jours avant le confinement et qui, faute de lecteurs, portait décidément bien son nom. Je pensais à mon grand fils de 22 ans qui avait dû rentrer en catastrophe des États-Unis où il poursuivait ses études avant de se claquemurer ici avec sa petite sœur.

« Le confinement nous coupe du monde et des hommes, alors que nous aurions tant besoin d'eux pour augmenter notre pouvoir d'incarnation. »

Une chambre pour écrire

Une chambre à soi

Bien souvent, j'ai rongé mon frein dans ma chambre empestant le cigarillo, en pensant à Virginia Woolf. *Une chambre à soi* est un livre que je relis souvent : « *Il est indispensable qu'une femme possède quelque argent et une chambre à soi, si elle veut écrire une œuvre de fiction.* » À Monk's House, cette chambre anglaise fut le lieu où se produisait le miracle car Woolf y était libre. Son enfermement volontaire était une émancipation. Elle y régnait en auteur – en *homme* de lettres – aux heures et au rythme qui lui convenaient. Le confort était suffisant pour qu'elle n'ait à penser qu'à son art. Pour elle, il n'était pas utile que le lit soit fait. D'ailleurs, ce désordre était un élément essentiel à l'esprit, qui devait être capable de se détacher de la contingence pour viser l'essentiel : l'œuvre de fiction en cours. Personnellement, pendant le confinement, je me suis plutôt retrouvée dans la chambre de Marguerite Duras, l'auteur de *La Vie matérielle*, qui avoue, quant à elle, qu'il lui est impossible d'écrire si son lit est en vrac. Sans cette rigueur, d'après Duras, pas d'écriture envisageable. Woolf avait des bonnes. Duras faisait ses courses. L'une était du côté de l'*otium* dont je parlais plus haut, l'autre en but à un négoce avec le réel. J'aurais souhaité durant cette période avoir la grâce de la romancière anglaise. Mais je me suis vautrée dans la vie matérielle et à la place de sandales ailées, j'ai chaussé des semelles de plomb.

La chambre doit avoir une fenêtre ouverte sur le monde. Elle n'est pas une cellule. « *Ma chambre, ce n'est pas un lit, ni ici, ni à Paris, ni à Trouville. C'est une certaine fenêtre, une certaine table, des habitudes d'encre noire* », précise Duras dans *Écrire*. En fait, c'est quand la chambre n'est plus une chambre qu'elle devient l'espace de liberté dont on peut sortir. La chambre des Roches noires est celle du concept de « chambre noire »,

forgé par Duras elle-même. Dans la « chambre noire », la romancière est devenue photographe du réel et elle y boit son whisky qui a soudain pris un goût de liquide révélateur. La chambre de Proust est mythologique. Des thèses entières ont été consacrées à la claustration, l'enfermement comme propédeutique nécessaire à la création. Mais Proust était un mondain. Il écrivait dans

« Dans la "chambre noire", Marguerite Duras est devenue photographe du réel et elle y boit son whisky qui a soudain pris un goût de liquide révélateur. »

sa chambre, certes, couché dans son lit, mais c'est dans la chambre qu'il mettait en ordre ses rêves éveillés, ceux de la journée où il avait croisé l'aristocratie parisienne en villégiature à Cabourg. Comme Woolf il aurait pu écrire : « *La vie est un rêve, c'est le réveil (dans la chambre) qui nous tue.* » Proust était un homme de cour, un Saint Simon du XIX^e siècle. Sa chambre restait ouverte sur le monde comme l'était la

ruelle de madame de Rambouillet qu'il aimait tant. En effet, l'incomparable Arthénice recevait auteurs et artistes dans sa chambre pour que naquît à l'Hôtel de Rambouillet l'esprit de conversation.

Enfermement volontaire

À la différence de la divine marquise, Oblomov ou Des Esseintes ne créent rien. Les héros de Gontcharov et de Huysmans ont fait de leur chambre un catafalque, d'où ils pourraient soupiner de concert ces vers de Baudelaire : « *Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères, / Des divans profonds comme des tombeaux* ».

Dans l'histoire de la littérature, il existe, je le sais bien, des enfermements qui inspirent la rage d'écrire. L'enfermement administratif de Pessoa à la Banque, ou de Kafka dans la compagnie d'assurance contraint ce dernier à confier à son *Journal* : « *Tout ce qui n'est pas littérature m'ennuie et je le hais* ». C'est donc l'empêchement qui parfois libère. C'est le piège du labyrinthe qui offre ses ailes à Icare. Et qu'aurait été l'œuvre de tous ces auteurs véritablement engeôlés comme Villon, Dostoïevski, Wilde, Soljenitsyne ou Genet, s'il n'y avait eu l'enfermement ? Genet, par exemple, commettait de menus larcins, des vols à la tire au marché, pour se faire emprisonner. Car ce n'était que dans l'ordure des prisons, l'odeur de pisse, de merde et de sueur qu'il trouvait l'inspiration. Comme Baudelaire, l'auteur du *Journal du voleur* aurait pu affirmer : « *J'ai pris de la boue et j'en ai fait de l'or* » ... Baudelaire lui aussi aimait les mansardes où il s'enfermait, les « *chambres hautes* » où le visitait « *le Démon* ». On se souvient aussi d'Hanna Schmitt, l'héroïne de Bernhard Schlink, l'auteur du *Liseur*, qui apprend à lire et à écrire en prison. Cette femme nazie, analphabète, purge une très longue peine. C'est pourtant entre les quatre murs de sa

geôle qu'elle recouvre son humanité : à la faveur des mots qui enfin se donnent à elle. Libérée, elle est perdue sans les romans qu'elle a stockés dans sa cellule durant des décennies et se suicide.

Retrouvez la suite
du dossier dans le numéro
de janvier de la NRP lycée.